

**N**ée à Weislingen, Sophie Klein a connu une vie pas banale, à cheval sur deux guerres mondiales. Elle a vécu les privations et les tribulations d'une époque pleine d'incertitudes.

Avec l'aide de son époux, Emile Muntzer, elle égrène ses souvenirs sous un titre certes modeste, mais qui révèle un parcours riche d'enseignements sur sa vie, et au-delà sur la vie de ses contemporains du siècle dernier. Avec un crochet de 3 ans par les USA où elle s'est rendue seule à l'âge de 16 ans !

Je tiens à remercier la famille qui m'a donné accès à ce document et m'a autorisé à en publier de larges extraits. Pour des raisons d'authenticité, la forme originale et le style ont été respectés, seuls ont été ajoutés des intertitres et quelques illustrations.

Eric Denninger

### **Sophie se présente**

Mes ancêtres sont, à ma connaissance, de pure souche alsacienne, côté paternel. Nous descendons d'un Hans KLEIN, né à Schalkendorf en 1660. Son petit-fils a fourni les descendants des KLEIN établis à Weislingen. Il était Dorfschulmeister à Adamswiller.

Du côté de ma mère on n'a pas fait de recherches, mais on estime que les Suédois ont passé par-là, vu le type très blond et grand. Mon grand-père maternel était un grand homme, calme et posé. Grand-mère était petite et avait beaucoup de tempérament. Du fait de sa petite taille on lui évitait les gros travaux. Ma mère avait appris et exploité le métier de repasseuse. Pour les fêtes elle travaillait avec deux aides. Après son mariage elle n'avait plus le temps pour exercer ce métier, mais on admirait toujours ses beaux tabliers bien amidonnés.

Moi-même je suis née à Weislingen le 27 septembre 1909. Mes premiers souvenirs sont la vue d'un grand ballon qui survolait le village et un tapis de fleurs violettes sur un monticule devant notre première habitation à Weislingen. Début 1914 ma maman a acheté la maison au 4, rue de la Liberté. C'est là qu'une partie de ma vie s'est passée.

Je me souviens des larmes versées à la déclaration de la guerre. Nous étions à ce moment, en 1914, quatre petits enfants, moi-même l'aînée, mes frères Chrétien né en septembre 1910, Albert né en mars 1912 et ma sœur Caroline, dite Lina, née en mars 1914.

### **Notre vie à la campagne**

Comme la plupart des villageois, nous n'étions pas tout à fait cultivateurs et pas tout à fait travailleurs de la forêt etc. et nous vivions dans une période de mutation. La mécanisation était en route et le petit travail artisanal était en déclin, comme la fabrication de chapeaux de paille, de sabots et le tricotage des chaussettes qui allaient avec les sabots - petits métiers exercés par quelques villageois.

À l'étable nous avions, au moment de la déclaration de guerre, une vache et une génisse et naturellement tous les petits animaux de basse-cour. Comme conséquence de la guerre, la réquisition passe. On nous prend la génisse parce que, soi-disant, nous n'avions pas le droit d'en posséder deux. Les regrets furent grands malgré le bon prix qu'on nous payait pour une qualité supérieure. Evidemment l'argent aussi était le bienvenu avec



Maison 4 rue de la Liberté en 2006

la dette que nous avons sur la maison. Je me rappelle que plus tard les pruniers que nous possédions avaient un grand rendement et les prunes, dont nous considérons la récolte comme une corvée peu intéressante, avaient un bon prix à cause de la guerre. Elles nous rapportaient de ce fait pas mal de sous, en sorte qu'après la guerre la maison était remboursée. Nous, les enfants, surtout mon frère et moi, aidions beaucoup maman. Souvent aussi les grands-parents du côté de ma mère venaient nous donner un coup de main, et toujours à pied: Waldhambach-Weislingen, Weislingen-Waldhambach... Un vieil homme nous aidait également dans nos travaux. Il n'acceptait comme paie que les fromages que maman savait faire d'excellente qualité.

Vous devez savoir aussi que nos régions étaient assez pauvres et de peu de ressources avant la guerre de 1914. Il n'y avait pas de gagne-pain facile. La terre rapportait peu. On a compris après la guerre que les fertilisants chimiques étaient indispensables pour que notre terre argileuse, pauvre en phosphate et en chaux, soit amendée. Les résultats furent spectaculaires. A la place de l'abondance de camomille, des jolis coquelicots et des bleuets, il poussait du beau blé et de la belle pomme de terre... Il faut savoir aussi que le chemin de fer n'est venu dans notre région que relativement tard. Mais par lui il devenait possible de mieux exploiter la région, riche en grès des Vosges dont les carrières devenaient rentables, sans parler de la meilleure exploitation des forêts, etc. C'est par le chemin de fer que mon père avait trouvé son premier travail...

Moi, l'aînée, je devais surveiller les plus petits, ce qui n'était pas un travail de tout repos. Chrétien était toujours avec moi, Lina encore un bébé, mais le troisième, né en 1912, Albert, était un petit diable, pas méchant, mais entreprenant.

En 1916, un jour que maman travaillait dans les champs, mon Albert entraîne ses petits copains pour l'aider. Un champ de betteraves qu'il croyait être le nôtre, l'incitait à faire la récolte, ce qui fut fait en arrachant les plants et en les alignant bien proprement sur le bord du champ. Or ces betteraves venaient d'être plantées seulement il y a un mois environ. Maman qui rentrait du Hauwiller n'en croyait pas ses yeux. Albert, tout fier, lui demandait de regarder comme ils avaient bien travaillé. Ils avaient tout simplement arraché les betteraves du voisin. D'où procès-verbal et obligation pour les diverses mamans concernées de replanter les betteraves. Et cela se passait au mois de juin. Il fallait donc en plus les arroser...

### **Fantômes, sorcières et veillées**

Je me souviens d'un soir, nous rentrons de Waldhambach. A la sortie du village nous rencontrâmes une vieille femme qui nous faisait tellement peur avec ses histoires de fantômes que nous risquerions de rencontrer, disait-elle, si nous continuons notre chemin sur la route à hauteur du lieu-dit Pfaffenbrunnen. Selon la légende c'était là l'ancien site de Waldhambach. Cette femme était un peu sorcière d'après l'opinion publique. Par précaution nous avons pris un sentier qui nous conduisit à travers champs dans ce crépuscule brumeux du soir. Maman n'y croyait pas vraiment, mais la peur s'était quand même glissée parmi nous. C'est un souvenir qui m'est resté quoique n'ayant que 8 ans à l'époque...

Vous avez dû entendre parler de veillées, les veillées d'hiver à la campagne où aucune radio et aucune télévision n'étaient là pour vous désennuyer. On y racontait des histoires à vous faire dresser les cheveux sur la tête. En plus il y avait toujours une ou plusieurs sorcières dans les villages qui se respectent, et Weislingen ne faisait pas exception. En outre il fallait surtout éviter, la nuit tombée, de rencontrer un chat noir qui traverse votre chemin. Et pourtant nous étions en plein 20e siècle...



Weislingen vers 1910

# Un peu d'Histoire

## **Autres souvenirs d'autrefois**

C'était aussi la période des grands départs pour l'Amérique. Ma grand-mère, comme témoin de quelques départs, nous les racontait. Les candidats émigrants allaient en chariots groupés jusqu'à la gare de chemin de fer la plus proche, à une époque où mon père était encore un enfant. Cette gare devait être Sarrebruck pour se rendre à Brême et de là par bateau vers les USA... Ces départs en groupes étaient chaque fois un événement qui attirait beaucoup de curieux. Dans la famille de grand-mère personne n'est jamais parti, tandis que dans celle de mon père, qui avait déjà des oncles là-bas, les circonstances étaient telles que deux de ses frères et une de ses sœurs préféraient tenter l'aventure. Ils avaient en effet perdu leurs parents très jeunes. Sont restés au pays : oncle Philipp, deux sœurs et père. Oncle Philipp étant l'aîné est devenu leur tuteur. Peu après une des sœurs est décédée en accouchant de son premier enfant, malheur fréquent en ces temps.

Grand-mère aimait aussi parler des soldats de Napoléon III qui campaient dans la région et des beaux feux de bivouac qu'ils allumaient dans la vallée et qu'on pouvait observer du village de Waldhambach. Cet événement situe l'époque, il devait s'agir de la guerre de 1870 et l'Alsace était française. Grand-mère avait alors 9 ans et par conséquent était née française. Elle devient citoyenne allemande après 1870, redevient française en 1919 pour changer une nouvelle fois de nationalité en devenant allemande en 1940. Elle est morte en 1953 en sa 92e année, donc française.

Retournons à mes souvenirs personnels. En juin 1917 maman nous demandait de l'accompagner pour planter des betteraves. Après avoir couché la petite Lina, Albert demande à être couché également. Je suis fatigué, disait-il. En rentrant nous trouvons un petit garçon en pleurs qui ne cessait de vomir. Son corps était glacé et pas moyen d'avoir un médecin. La sage-femme était notre dernier recours. Elle prescrivait des compresses et le matin il était mort. Papa, à partir du front de Russie, obtenait une permission et arrivait environ 15 jours plus tard. Il voulait faire faire une autopsie, mais maman a refusé net.

Maman a toujours été formidable. Tous les soirs - et nous savions qu'elle était fatiguée - elle nous chantait des chansons pour enfants ainsi que des chansons populaires transmises de bouche à oreille depuis des générations. Puis les Noëls : on ne peut pas comparer avec les fêtes de l'abondance d'aujourd'hui. Il y eut simplement le beau sapin, que Christkindel apportait avec les petits gâteaux, des noix en plus et des pommes. Il fallait avoir été sage et savoir réciter des poèmes de Noël. Lorsqu'un peu avant Noël, il y avait un beau coucher de soleil, on savait que Christkindel fabriquait les bredele. Pourtant la maison sentait si bon quand maman les fabriquait, les petits gâteaux.



Photo de classe, vers 1920. Collection Hermine Fauth

## **L'école en ces temps-là**

Nous en arrivons à mes souvenirs affectés par la période de guerre 1914/18. En hiver 1915 je voulais visiter l'école qu'au printemps je devais fréquenter. Willy, notre voisin, devait me porter sur son épaule, tellement il y avait de la neige. Les classes en ce temps commençaient toujours à Pâques et non en octobre comme maintenant. Ma première institutrice était remarquable. Elle avait pour autre mission de soigner les blessés du village. Après mes heures de classe venaient les corvées à la maison, consistant notamment en la rentrée du bois de chauffage, la préparation des betteraves pour les

vaches, la descente du foin du haut de la grange, etc., le tout dosé en efforts au fur et à mesure que nous grandissions. En été il y avait beaucoup d'autres choses à faire en plus, sans oublier les devoirs pour l'école. Papa, depuis le front de Russie, venait une fois par an en permission et nous avions l'habitude de vivre entourés de femmes. Il y avait bien la présence de prisonniers russes dans le village qui aidaient les fermiers. Ils savaient confectionner de merveilleux jouets qu'ils donnaient aux enfants.

A l'époque il y avait encore des punitions corporelles à l'école. Moi j'en ai seulement eu quand elles étaient collectives. En 1918 je changeais de classe et d'instituteur au caractère dur et très coléreux. Il avait été mobilisé, mais de temps en temps il venait en permission et de ce fait en classe. Pendant son absence il était remplacé par l'instituteur catholique qui devait s'occuper de nous, un vieil homme à barbe blanche que les grands de la classe ne faisaient que chahuter. Voilà notre cher maître qui rentre par surprise et ne perd pas son temps. Il ouvre la porte de la classe et commence par tonner. Figurez-vous une soixantaine d'élèves divisés en quatre classes. Il commence la punition par la fessée des grands qu'il plaçait en travers des bancs. J'aime autant vous dire que ça bardait. Il frappait les filles dans le dos et sur les mains.

De temps en temps il devait sortir, épuisé. Quand c'était notre tour, les plus jeunes, il était à bout et nous promettait la suite pour lundi, puisque nous étions samedi. Dans la perspective de ce lundi les garçons se fourraient des coussins dans les pantalons et les filles rembourraient leur dos. Moi je n'osais rien dire à la maison car papa était en permission et je savais qu'il n'aurait pas accepté cette façon d'instruire ses enfants, sans fortement réagir. Finalement le maître semblait avoir oublié sa promesse ou peut-être avait-il des remords ou était-il honteux de taper ainsi sur des enfants plutôt sages. A la sortie des classes il était amusant de voir sortir les coussins des pantalons des garçons et le rembourrage du dos des filles.

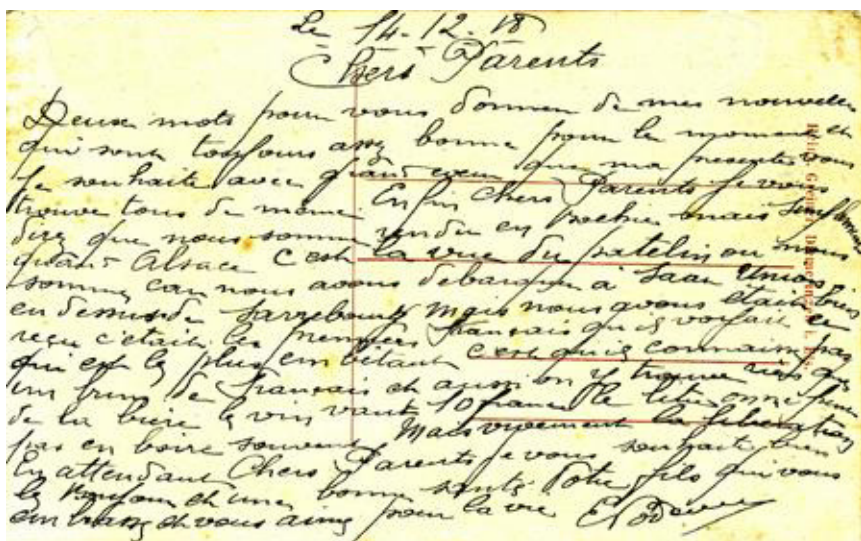
### Les effets de la guerre

Pendant les dernières années de cette guerre nous étions astreints à conserver les noyaux des fruits en vue de fabriquer de l'huile, à sécher les longues orties pour en faire des cordes et, pour comble, nous devions aller en forêt pour la cueillette de feuilles de hêtre destinées à faire un ersatz de tabac. Des années après, lors du nettoyage des combles de l'église, nous retrouvâmes ces feuilles bien séchées. Les fumeurs l'avaient échappé belle...

Je me souviens d'une famille venant de Sarrebruck pour habiter Weislingen. Ils sont passés chez nous au moment où maman soulevait le couvercle de la marmite contenant les pommes de terre destinées aux cochons et justes cuites à point. Les enfants se sont jetés littéralement dessus. Nous étions sidérés. Nous avons ainsi la preuve combien les gens de la ville pouvaient souffrir de la faim à cette époque de la guerre, et combien nous, les gens de la campagne, avions de la chance d'avoir toujours quelque chose à manger. Je me rappelle le jour où nous étions à court de farine et par conséquent de pain que toutes les semaines nous cuisions dans notre grand four. Il fallait donc aller chez le boulanger. Comme il n'y en avait pas au village il fallait faire 5 km jusqu'à la Struth pour chercher du pain. Ceci se passait en 1918 avant la nouvelle récolte. Il ne faut pas oublier que tout était réquisitionnable, en sorte que des fois il y avait même le manque chez les grands cultivateurs. Ce pain de boulanger était de très mauvaise qualité. Il y entrait tout, sauf de la véritable farine. Malgré cela, Christine ma voisine et moi, nous en avons picoré pas mal au cours de notre trajet de retour.


### 1918 : le retour des Français...

En novembre 1918 nous voilà Français. Ne sachant pas un traître mot de cette langue, nous attendions avec impatience l'entrée des troupes françaises qui devaient transiter par notre village. Le fait est que cette troupe ne séjournait dans notre village qu'une partie de l'hiver. Ce n'était agréable ni pour nous ni pour ces hommes qui auraient préféré rentrer dans leurs foyers après plus de quatre années de guerre. Les premiers soldats que nous aperçûmes se sont présentés d'une manière un peu spéciale et peu militaire. Nous qui étions habitués aux Allemands très disciplinés, avons vu arriver une troupe très décontractée, précédée par une chèvre, leur mascotte, placée sur une charrette tirée par deux hommes. Les officiers étaient à cheval et parmi eux quelques culottes rouges. Nous avons l'honneur de loger le capitaine. Cela aurait pu encore aller. Mais M. le capitaine prenait ses aises chez nous, c'est-à-dire que sa popote se faisait dans notre cuisine... pour une quinzaine d'officiers. Ils prenaient leurs repas dans notre grande chambre du bas. En plus le capitaine faisait l'appel de ses troupes dans notre cour et autour, lui-même et ses officiers étant placés sur notre escalier. Dans le village nous étions donc aux premières loges.



Carte postale de Weislingen écrite en 1918 par un militaire français à ses parents

# Un peu d'Histoire



Maman regrettait déjà d'avoir eu à loger des gradés. Pourtant ils faisaient de leur mieux pour nous être agréables. Or le jour où nous leur demandions de nous chanter la Marseillaise, ils avouèrent ne pas la connaître suffisamment bien et ils préféraient nous chanter un autre air militaire.

Maman voyant que ces militaires consommaient une sorte de pomme de terre inconnue chez nous, employait avec succès un langage par signes, voulant dire qu'elle échangerait volontiers ces pommes de terre contre les nôtres. Cette race de pommes de terre hâtive a eu beaucoup de succès dans le village et tout le monde nous en demandait pour planter.

Maman ne voulait plus jamais loger des gradés, ce qui fit que nous avions à loger par la suite trois hommes pendant tout l'hiver, qui dormaient dans la grande chambre du haut sur de la paille, avec leurs couvertures à eux. J'ai compris seulement après pourquoi ils avaient refusé de dormir dans les lits que nous leur offrions. Ils étaient pleins de puces (les soldats).

Après leur départ, grand nettoyage. Nous constatons à ce moment que le sol pullulait de puces et, curieusement, il n'y en avait pas dans les lits. N'ayant pas les insecticides comme aujourd'hui nous essayâmes de les exterminer avec de l'eau chaude additionnée d'eau de Javel. Pendant longtemps encore, devant l'échec de ce procédé, je me suis promenée sur le plancher, les pieds nus, m'offrant ainsi en holocauste à ces bestioles. J'ai mis du temps, mais je les ai toutes piégées ainsi et exterminées.

## **... et le retour de la routine**

Tout est redevenu routine. Deux nouveaux enseignants jeunes et formidables, surtout l'instituteur, devaient nous inculquer la langue française. Nous notions avec plaisir et une grande satisfaction que les punitions corporelles étaient interdites en France. Devant le problème urgent d'apprendre la langue française il restait peu de temps pour l'enseignement du reste du programme. Nos livres de lecture ne nous servaient que pour apprendre les textes par cœur, sans bien comprendre le sens des mots. Avec le dictionnaire à la rescousse et notre «connaissance» de l'allemand, vous voyez ce que cela pouvait donner. L'histoire nous était enseignée par l'inscription des grandes dates dans un cahier. Quant à la géographie, son enseignement se limitait à la seule France et ses colonies. Mon père qui désirait revoir quelques pays dans notre atlas a dû renoncer à son désir de situer l'Himalaya... Quant au calcul, les mathématiques, notre instituteur en était un fervent. Chez nous à la maison personne ne pouvait nous aider. Nous-mêmes, avec toutes les explications du maître, nous mettions du temps et on n'y arrivait pas toujours. Plusieurs fois, lorsque nous séchions, après les cours du soir que le maître dispensait, j'entraînais toute la bande chez lui. Il était gentil et nous expliquait d'une manière qui nous permettait de nous en sortir. Ceci se passait durant le premier hiver, mais après il fallait se débrouiller seul. Je n'avais pas de problèmes. Mais pour mon frère que la timidité handicapait, cela n'allait pas.

Je l'aidais volontiers, des fois très tard le soir. L'allemand qui nous avait été enseigné avant ne comptait plus. C'est seulement par le catéchisme, enseigné en allemand, que nous avons pu conserver notre acquis. En plus de l'école et des devoirs du soir, il fallait faire notre travail de tous les jours dont le volume allait en augmentant à mesure que nous grandissions. J'adorais faire presque tout. Ce que je n'aimais pas : monter sur les arbres pour cueillir les fruits. Mais à l'aide d'échelles il fallait y aller. Je crois avoir été un bon partenaire pour tous les travaux où il fallait être à deux. Surtout avec mon frère il n'y avait pas de problèmes. Je n'aimais pas trop traire les vaches et on ne me trouvait que rarement à la cuisine pour la préparation des repas et pourtant - vous le verrez par la suite - aux USA j'étais réputée bonne cuisinière, voire cordon bleu. Par contre mon frère surveillait de près ce qui se passait à la cuisine. Je me souviens d'un jour où maman était partie pour la journée. Notre repas devait consister en macaronis, œufs durs et sauce béchamel. Mon frère voulait se mettre en avant pour faire la sauce. Mais moi aussi j'estimais être capable et je lui disais qu'il n'avait pas à s'en mêler. Il m'observait donc. Tout allait bien, mais la sauce blanche, quelle catastrophe ! Je faisais donc bouillir le lait et en remuant j'y versais la farine. Essayez, vous serez surpris du résultat. Heureusement que rien ne se perdait chez nous : il y avait les cochons pour les ratés et les restes...

Beaucoup plus jeune que nous, Lina, notre sœur, faisait un peu bande à part et avec les copines de son âge elle a passé le plus clair de son temps à jouer aux billes. A nous, mon frère et moi, de lui courir après à l'heure des repas. Car papa était très strict, il fallait être à l'heure à table.

[à suivre]

